

LA VIE A CHAVAGNAC

de 1939 à 1945

Par Léopold MONTEIL

Je suis né à Chavagnac le 14 août 1928 de parents cultivateurs. Mes parents exploitaient une petite propriété agricole. Nous étions cinq avec ma sœur Marie-Elise plus jeune que moi. Mon grand père Pierre, âgé à l'époque, allait garder tous les jours, matin et soir, ses quelques brebis. Après l'école j'allais lui aider, ainsi qu'à mon père pour labourer avec les vaches. Il fallait aller à l'école. Dans mes début nous n'avions ni l'électricité ni l'eau courante. Je faisais le soir mes devoirs à la lueur d'une bougie ou d'une lampe à pétrole. J'ai débuté l'école avec Madame Delmas, institutrice des débutants. Par la suite je suis passé avec son mari Monsieur Delmas qui, lui, nous préparait au certificat d'études primaires que j'ai passé à Terrasson le 18 juin 1940. Mais avant j'ai connu avec tous ceux de mon époque la déclaration de guerre en 1939. Je me souviens de l'affiche qui convoquait tous les hommes valides à cette tragédie. En 1940, quelques semaines avant le 18 juin, nous avons appris l'hospitalisation après blessures au front des combats de Gaston Eymard, du village de Sagournat, qui décédait par la suite. Le transfert de sa dépouille mortelle a eu lieu par le train jusqu'en gare de Terrasson. Le 17 juin au soir, vers 16 heures, la population de Chavagnac et des environs est partie rejoindre le corbillard conduit par un cheval. C'était Monsieur Cheyroux Fernand du Bourg qui était descendu avec son cheval à la gare chercher le cercueil de Gaston Eymard. C'est une foule nombreuse qui était venue le rejoindre à Boulégot. Etant enfant de cœur avec un autre enfant de mon âge nous accompagnons l'abbé Huget, curé à l'époque. Nous portions la croix chacun à notre tour. Nous avons été à pied jusqu'au village de Sagournat à la maison natale. Les obsèques avaient lieu le lendemain 18 juin. Je n'ai pas pu y assister car c'était le jour du certificat d'études. Nous étions trois à subir cet examen: Marcelle Picard du Pouch, Eloi Bouquier de Bigeat et moi-même. Nous l'avons obtenu tous les trois! Pour moi j'ai quitté l'école pour aider mes parents. Mon père était facteur intérimaire. La distribution du courrier n'était pas facile. Il partait chercher le courrier à vélo à Terrasson. L'administration lui avait fourni un brassard à mettre de peur d'être inquiété par la gendarmerie. Mais avant nous avons connu la capitulation des armées françaises. Nous avons vu arriver à Chavagnac de nombreux convois militaires qui campaient avec camions et voitures dans la cour des fermes. Nous avons gardé trois camions D.C.A. dans la cour de la grange. Les soldats logeaient dans les greniers à foin ou les pièces disponibles. Les officiers se réservaient les chambres libres. Les soldats se rendaient chez les agriculteurs aux travaux des champs et gagnaient ainsi leur nourriture. En tant que main d'œuvre ils étaient les bienvenus, surtout dans les familles où les enfants ou les époux étaient prisonniers en Allemagne. Dans les soldats partis à la guerre nous avons eu un deuxième décès, celui de Charles Pouch du village de Sagournat, voisin de Gaston Eymard. La dépouille a été ramenée et repose au cimetière de Chavagnac. Je ne me souviens pas du jour des obsèques.

Les militaires qui se trouvaient dans la région repartirent avec leur matériel et durent être démobilisés. Par la suite nous avons les échos de l'occupation des troupes allemandes sur la France. Les jours à venir nous réservaient des surprises. Nous avons vu arriver par la route de Brive des colonnes de réfugiés du Nord: alsaciens, lorrains, à pieds, à vélo, en voiture cherchant à se stabiliser en Dordogne ou ailleurs. On leur offrait de la nourriture ou le gîte si c'était possible. Ils faisaient pitié. Quatre ou cinq familles sont entrées dans la commune en attendant la fin des événements.

Pour les jeunes, après le certificat d'étude, nous étions tenus de suivre des cours agricoles qui nous étaient dispensés deux matinées par semaine. C'était un instituteur de Cublac (Corrèze) Monsieur Gauthier qui nous assurait ces cours et se déplaçait en vélo de Cublac. Les cours nous étaient donnés dans une maison désaffectée au lieu dit Boulégot. Celle-ci appartenait à Monsieur Bourdeille du Bourg, actuellement domicile de la famille Bodain. Nous étions une quinzaine de jeunes de Chavagnac, Grèzes, Ladornac à suivre ces cours. La rumeur établissait que les allemands arrivaient dans nos départements. Ils étaient soi-disant à Brive. La rumeur annonçait également la formation de maquis. La maison de nos cours était trop près de la route, notre école fut déplacée à la Fauconnie-Basse dans une volière désaffectée de Monsieur Pradels qui de plus était le beau frère de Monsieur Gauthier notre professeur.

Parmi mes camarades de classe j'avais Alexandre de Bosredon de la Fauconnie-Haute quoique plus âgé que moi. Il s'intéressait beaucoup aux travaux agricoles de sa ferme car il aidait ses domestiques, Monsieur et Madame Pic et leur fille Marie-Louise. Avec Madame de Bosredon, mère d'Alexandre, c'était l'entente parfaite. Il était étudiant au Collège Saint Joseph à Sarlat. Il voulait, m'avait-il dit, devenir avocat ou professeur, tout en gardant sa propriété de la Fauconnie qui était si chère à son cœur.

En cours, se mettant toujours à côté de moi, un matin avant la rentrée, il me prévient que « vers 10 heures il devrait passer un petit avion venant de la direction de Brive ». Il devait se rendre vers le lieu-dit Les Faux, à côté de la Fauconnie. Il me dit « Si ça te dérange pas, s'il te plait, tu demanderas au professeur de sortir faire un besoin pressant. Vu mon âge j'ai peur de me faire remarquer, prends ce papier et tu relèveras le n° de cet avion; Il a une cocarde tricolore. Il devrait larguer dans le bois un paquet contenant du matériel pour ... Tu me comprends ? Par la suite, dans les mois à venir, je te mènerais voir cette cache dans les bois.» A l'heure dite, il me donne un léger coup de coude. Je demande à Monsieur Gauthier de sortir; ce qu'il m'accorda. Je n'ai pas eu longtemps à attendre, un petit avion à basse altitude passa. J'eus le temps de relever le numéro; il avait aussi une petite cocarde tricolore. Il s'éclipsa vers le bois. A la récréation, je remis le papier à Alexandre et il m'a dit « Dès que nous le pourrons, je t'expliquerais tout ».

Hélas les événements qui suivirent ne m'ont pas permis d'en savoir plus. Le passage des allemands chez nous devenait de plus en plus nombreux, avec des motos et des voitures décapotables. Ils faisaient semblant de viser tout ce qui bougeait. Nous hésitions à traverser le bourg ou à rester tard dans nos terres. Un matin, sur la place des écoles, s'arrête une traction avant noire. Il en descend deux officiers allemands et deux civils, très certainement des miliciens qui ont demandé la maison Cheyroux où ils se sont rendus. Monsieur Cheyroux Fernand était présent ainsi que plusieurs membres de sa famille. Les deux civils qui parlaient français ont demandé où était Cheyroux Edouard, frère de Fernand, prisonnier de guerre en Allemagne qui d'après eux se serait évadé. « Où se cache-t-il ? ». Madame Cheyroux Clotilde, sa mère, est allée chercher les dernières lettres de son fils, qu'elle avait reçu la veille. Il était bien prisonnier. Fous de rage, ils repartirent; heureusement, Edouard Cheyroux ne s'était pas évadé !

Tous les jours, nous avions le va-et-vient des allemands et des miliciens. Le soir du 30 mars 1944, un voisin, Monsieur Vergne nous appelle « venez voir ! ». On aperçut le village de la Forêt, commune de Nadaillac, qui brûlait. Pour nous, notre tour approchait. Le 31 mars, les allemands fouillaient le village de Sagournat. Si mes souvenirs sont bons, ils avaient emmené Monsieur Charles Jarnolle, agriculteur, à Larche (Corrèze) pour le questionner. Ne trouvant sans doute rien à lui reprocher il fut relâché. Il n'a pas hésité à revenir à pied, en prenant des raccourcis, à Sagournat, distant de six kilomètres, content de rentrer mais tenaillé par la peur.

~~ Drôle de poisson d'avril ~~

Ce samedi 1^{er} avril 1944, mon père avait décidé de labourer la vigne. Vers 9 heures, je menais mes brebis dans un pré à côté de la vigne et on attaquait le labour. Moi, je menais la vache. Tout à coup on aperçoit des allemands à pied qui traversaient terres et prés munis de cisailles. Ils coupaient les fils de fer sur leur passage: ainsi rien ne les gênaient. Un soldat s'est approché de nous, menaçant, en disant : « Pas terroriste, pas maquis ? ». On lui fit signe que non et il continua. Un deuxième approcha nous faisant signe de partir, ce que nous avons fait. Mon père amenait les vaches et moi les brebis. Arrivé devant la grange je faisais boire mes brebis. Avant de les fermer dans l'étable survinrent deux soldats menaçants, me mettant en joue, avec leurs fusils et me faisant signe de rentrer. Je leur expliquais qu'il fallait que je traverse le bourg pour rentrer mes brebis à l'étable, ce que je fis avec mon chien. Arrivé à la maison un allemand fait signe à mon grand-père de rentrer. Quant à moi il me fit comprendre de monter dans le bourg où ils commençaient à rassembler les gens au milieu du bourg. Deux camions sont arrivés à la terrasse de la Poste et les soldats ont baissé les portes arrières avec tout l'air de vouloir embarquer les gens. Ce matin-là il y avait une messe à neuf heures à l'église pour la famille Pestourie du Pouch. A la sortie les personnes présentes ont été invitées à rejoindre le groupe, même l'abbé Huget. Madame de Bosredon, présente à cette messe a dû nous rejoindre. Elle avait très peur car elle logeait, depuis plusieurs mois, une famille de juifs, les Dewillers, très gentils, très bien intégrés aux gens du village. Depuis quelques jours, sentant des menaces peser sur eux, ils avaient loué une maison en Corrèze et étaient partis de la Fauconnie; Madame de Bosredon l'a confirmé à mon père au cours de ce triste rassemblement. Il y avait un chuchotement de bouche à oreille que la veille, le 31 mars, les allemands étaient venus au village de Freyroux où vivait Gaston Marty, amputé d'un pied, qui avec sa famille exploitait sa propriété. Il avait un domestique, Georges Gaucher, 23 ans. Adrien, le frère de Gaston était prisonnier en Allemagne. Gaston Marty et Georges Faucher auraient été fusillés dans un terrain vague à Terrasson. Un monument a été érigé sur cette place. Bien triste nouvelle pour nous tous qui étions parqués comme des bêtes. Vers dix heures des coups de feu retentirent et les regards se portèrent sur la route de Brive. Ça se passait à la boulangerie de Firmin Coulier, 35 ans. Etant le plus jeune du groupe et curieux je fis un écart pour voir ce qui se passait; une main m'a tiré par le bras pour me réintégrer au groupe. Nous étions gardés par trois fusils mitrailleurs et de nombreux soldats. Heureusement que cette main m'a sauvé car l'officier présent, grand, sec, avec des lunettes, a sorti de sa botte une cravache qui m'a effleuré l'oreille gauche en me criant « Raouch ». Je garde un souvenir de ce visage qui n'était que haine, méchanceté, vengeance. Je ne peux pas l'effacer de ma mémoire ainsi que ses semblables qui nous entouraient. Ce jour là, ils ont fait sortir du groupe un réfugié lorrain prénommé Antoine et habitant avec sa mère au village de La Croix. Ils l'ont emmené dans une salle réquisitionnée pour la circonstance où siégeaient miliciens et officiers. Ils lui ont posé des questions sur le maquis et l'ont fait revenir dans le groupe. Antoine nous a déclaré doucement que s'ils entendaient un coup de fusil dans les environs tiré par le maquis nous serions tous fusillés. Après ce fut le tour de mon père d'être emmené au questionnaire. L'officier n'avait que la tenue mais, d'après mon père, il était français sûrement, peut-être un milicien, et connaissait Chavagnac. Il dit à mon père « Vous, Elie Monteil, vous êtes facteur; vous n'avez pas vu le maquis dans votre tournée ? » Non catégorique de mon père. « Votre fils, quel âge a-t-il ? » En trichant un peu, il dit « treize ans ». « Il a de la chance » lui dit-il et ils l'ont relâché. Invité à nous rejoindre nous avons vu un autre réfugié lorrain, Monsieur Canteneur, qui habitait avec sa famille à l'ancienne Poste, entre deux soldats. Ils l'ont mis au mur et questionné en français et en allemand en lui donnant des coups de pieds au ventre. Nous avons cru qu'ils allaient le fusiller sous nos yeux puis ils l'ont poussé vers nous. Deux autres soldats venaient de la route de Sarlat et menaient un habitant du village de la Poujade, Monsieur Neuville, tailleur de son métier qui vivait avec son père surnommé Chamberlain. Il portait un panier qui avait l'air assez lourd. Lui aussi a été mis au mur. L'officier a regardé dans le panier: c'était de la viande ! Alors la question furieuse « Marché noir ? Maquis ? Terroriste ? Où portez-vous cette viande ? ». « Je vais faire des conserves pour les envoyer à mon fils qui est prisonnier en Allemagne. » Sur ce, l'officier l'a cru et

l'a libéré; il avait su trouver l'astuce car il n'avait pas de fils. Nous avons tous été suffoqué par cette réplique qui l'a sauvé. Vers onze heures, venant de la boulangerie, nous avons vu arriver la famille Coulier avec des bagages. Ils se rendaient chez un de leurs parents, Monsieur Vergne, qui habitait dans le bourg bas. Ils ont été hébergés en attendant la suite. Le mauvais présage que nous avons eu c'était de ne pas voir Firmin Coulier avec sa famille. Vers midi nous avons été libérés. Les allemands partaient très vite vers Brive. Des rumeurs nous disaient qu'ils partaient vers Tulle. Il n'est resté devant l'église qu'une voiture avec cinq ou six soldats qui patrouillaient dans le bourg avec un regard terrifiant. Nous tous qui étions fermés dans le bourg nous avons été assez rudement expédiés chez nous. La Poste a été fermée avant midi. Nous avons au bureau Madame Couprié, receveuse. Les écoliers sont rentrés chez eux; c'était Madame Picard l'institutrice.

Rentrés à la maison mon père et moi avons retrouvé mon grand-père et ma mère (née Alibert Louise) encore tremblante de peur car les soldats avaient fouillé toutes les maisons. Chez nous ils avaient fouillé armoires et placards. Un soldat a ouvert un placard où se trouvait un petit papier plié en quatre qu'une personne avait donné à mon père dans sa tournée et qui était un tract. Dessus y figurait un avion avec une bombe accrochée dessous et une inscription sur la bombe en grosse lettres « CASSE CROUTE POUR HITLER » je revois encore ce tract; ma mère a tellement eu peur quand le placard fut fouillé que dans l'après-midi même elle fit brûler ce tract. Par contre dans le tiroir il y avait une petite broche jaune brillante que ma sœur Elise avait eue au Noël aux écoles. Si mes souvenirs sont exacts nous ne l'avons pas retrouvée. Le soldat qui fouillait a du croire à de l'or et l'a peut-être mise dans sa poche ce qui l'a peut-être détourné du tract.

Dans l'après-midi nous avons eu la certitude que Firmin Coulier avait été tué et brûlé dans son fournil. Le soir vers six heures voici à nouveau des voitures de soldats allemands demandant en gesticulant la route de la Fauconnie Haute « Maquis, juifs, terroristes ! ». Ils arrivent à la Fauconnie. Alexandre de Bosredon se trouvait dans la cour. Là il a été sommé de se tourner au mur. N'écouterant que son instinct il prit la fuite à travers champs vers Ladornac. Après avoir tiré pour qu'il se rende ils l'ont rattrapé et reconduit dans la cour. Là, il a été sommé une fois de plus de se tourner vers le mur. Ne voulant pas leur céder il se lance dans la cuisine, un officier lui tire plusieurs coups le touchant aux mains; il se réfugie sous la table de la cuisine mais là il reçoit une balle dans la tempe de la part de son poursuivant. Le malheureux Alexandre agonisera sur place sous les yeux horrifiés de sa mère, Madame de Bosredon, de ses domestiques, Monsieur et Madame Pic, et de leur fille Louise qui s'était réfugiée dans l'âtre et qui a également tout vu. Ce sont eux qui par la suite ont donnés les renseignements sur cette horrible tuerie. Et nous qui écoutions ce qui se passait à la Fauconnie car nous avons entendu des coups de feu, nous avons même entendu des cris. Tout le monde dans le bourg était dans l'angoisse une fois de plus; mais c'était risqué de monter de suite voir ce qui s'était passé car les allemands ne partaient pas tout de suite des lieux de leurs méfaits. Ce n'est que tard dans la soirée que n'écouterant que leur courage mon père, accompagné de notre voisine Madame Clotilde Cheyroux, montèrent à la Fauconnie pour la même découverte et apporter aide et soutien.

La semaine qui suivit fut des plus tristes car ça allait être les obsèques des trois malheureux. Commençons par Gaston Marty qui avait été enterré avec son domestique Georges Gaucher dans une fosse commune au cimetière de Terrasson sur ordre des allemands. Ordre de ramener Gaston Marty; Georges Gaucher restait à Terrasson sa commune natale. C'est Monsieur Pestourie du Pouch qui fut autorisé à aller chercher Gaston Marty avec sa voiture à cheval à Terrasson accompagné de seulement deux ou trois membres de sa famille, pas plus. Je me souviens de cette arrivée un après-midi à l'église de Chavagnac. Les gens de la commune restaient chez eux en larmes avec beaucoup de regrets de ne pouvoir assister aux obsèques et accompagner ce malheureux jusqu'à sa tombe. Ce fut au tour de Firmin Coulier. Aucune consigne n'avait été donnée pour l'accompagner de chez lui au cimetière de Ladornac. C'est un cortège à pied qui l'a accompagné jusqu'à la tombe.

Vint le tour d'Alexandre de Bosredon. Si je me souviens bien ses obsèques étaient un matin. Une foule nombreuse l'avait accompagné. Le prêtre, l'abbé Huget, au cours de l'office est monté en

chaire et a rendu hommage à ces trois martyrs, chose qu'il n'avait pas pu faire auparavant, hommage bien risqué pour lui.

Drôle de semaine pour les gens de Chavagnac qui connaissaient bien ces trois familles. Haine et peur grandissante pour les allemands.

La vie continue avec le passage de troupe sur nos routes de campagne. Le maquis commençait à faire son apparition et nous donnait un peu de baume au cœur. La vie était très dure, nous étions tenu de tout déclarer: récoltes, animaux, ... à une sorte de comité de réquisition qui siégeait dans le canton. Les agriculteurs étaient tenus d'apporter des céréales, de la volaille ou autre à un camion qui passait. Les gens en déclaraient le moins possible et en faisaient profiter les autres habitants qui ne possédaient rien. Les animaux: volaille, veaux, moutons, porcs étaient abattus clandestinement. Il existait dans nos campagnes des filières qui permettaient de vivre à beaucoup de gens. Nous avions des tickets pour le pain et autres denrées alimentaires, nous n'avions plus de boulanger mais la vie s'organisait dans les villages. Les vieux fours à pain existaient et étaient remis en marche. C'était très dur car il fallait faire moudre le grain en cachette mais nous y arrivions.

Pour nous Fernand Cheyroux avait un four à Bellevue sur la route de Brive, actuellement propriété de Jean Claude Chevalier. C'est de ce four que Fernand Cheyroux aidé de ses voisins dont mon père et de Gabriel Tribier, voisin du four, se mirent à pétrir et à faire cuire du pain, souvent la nuit pour ne pas se faire repérer. Un matin ils ont eu très peur: Gabriel Tribier voulait repartir chez lui à cent mètres environ quand il aperçu un convoi d'allemands, une cinquantaine peut-être, mais en vélo venant de Brive et se rendant dans le bourg. Ils ont filé sur Sarlat sans s'arrêter et ça a duré quelques jours les passages à vélo. Voulaient-ils surprendre le maquis, c'est possible ! Gabriel Tribier qui était ancien combattant de 1914-1918 a dit: « Si j'étais bien placé avec un fusil mitrailleur je les fauchais tous ! »

Enfin 1945 ! Le débarquement, la libération de nos prisonniers ! Nous n'oublierons jamais nos martyrs du 1° avril 1944 et de tous les autres qui ont eu le même sort dans toute la France.

Je n'oublierais pas le son des cloches de l'église qui ont sonné à toute volée le soir de la libération, ainsi que la Marseillaise et la découverte pour nous du Chant des Partisans.

Léopold Monteil

Morts à la guerre 1939-1945:

Gaston Eymard et Charles Pouch, tous deux de Sagournat.

Fusillé par les allemands:

Firmin Coulier (35 ans), Gaston Marty (35 ans) et Alexandre de Bosredon (18 ans)

Prisonniers de guerre 1939-1945:

Raoul Delbos du Bourg

Edouard Cheyroux du Bourg

Auguste Gagnebé du Bourg

René Selves de Sagournat (évadé, à rejoint sa famille)

Emile Jugie de Bigeat

Ernest Salvetat de Bigeat

Ernest Lacoste de la Pujade

André Delbru de la Ribaudie

Henri Coulier de la Chaise

Adrien Marty des Freyroux

Albert Delord des Perriers

François Marty des Perriers

Urbain Laval de la Croix

Arthur Laval de la Croix

Emile Gagnebé des Fousseaux

Henri Salvetat de Bigeat